

## VIII

La fosse, plaie au flanc de la terre, est ouverte,  
Et, béante, elle fait frissonner l'herbe verte  
Et le buisson jauni;  
Elle est là, froide, calme, étroite, inanimée,  
Et l'âme en voit sortir, ainsi qu'une fumée,  
L'ombre de l'infini.

Et les oiseaux de l'air, qui, planant sur les cimes,  
Volant sous tous les cieux, comparent les abîmes  
Dans les courses qu'ils font,  
Songent au noir Vésuve, à l'Océan superbe,  
Et disent, en voyant cette fosse dans l'herbe:  
Voici le plus profond!

## IX

L'âme est partie, on rend le corps à la nature.  
La vie a disparu sous cette créature;  
Mort, où sont tes appuis?  
Le voilà hors du temps, de l'espace et du nombre.  
On le descend avec une corde dans l'ombre  
Comme un seau dans un puits.

Que voulez-vous puiser dans ce puits formidable?

Et pourquoi jetez-vous la sonde à l'insondable?  
Qu'y voulez-vous puiser?  
Est-ce l'adieu lointain et doux de ceux qu'on aime?  
Est-ce un regard? hélas! est-ce un soupir suprême?  
Est-ce un dernier baiser?

Qu'y voulez-vous puiser, vivants, essaim frivole?  
Est-ce un frémissement du vide où tout s'envole,  
Un bruit, une clarté,  
Une lettre du mot que Dieu seul peut écrire?  
Est-ce, pour le mêler à vos éclats de rire,  
Un peu d'éternité?

Dans ce gouffre où la larve entr'ouvre son oeil terne,  
Dans cette épouvantable et livide citerne,  
Abîme de douleurs,  
Dans ce cratère obscur des muettes demeures,  
Que voulez-vous puiser, ô passants de peu d'heures,  
Hommes de peu de pleurs?

Est-ce le secret sombre? est-ce la froide goutte  
Qui, larme du néant, suinte de l'âpre voûte  
Sans aube et sans flambeau?  
Est-ce quelque lueur effarée et hagarde?  
Est-ce le cri jeté par tout ce qui regarde  
Derrière le tombeau?

Vous ne puiserez rien. Les morts tombent. La fosse  
Les voit descendre, avec leur âme juste ou fausse,  
Leur nom, leurs pas, leur bruit.  
Un jour, quand souffleront les célestes haleines,  
Dieu seul remontera toutes ces urnes pleines  
De l'éternelle nuit.

X

Et la terre, agitant la ronce à sa surface,  
Dit:--L'homme est mort; c'est bien; que veut-on que j'en fasse?  
Pourquoi me le rend-on?  
Terre! fais-en des fleurs! des lys que l'aube arrose!  
De cette bouche aux dents béantes, fais la rose  
Entr'ouvrant son bouton!

Fais ruisseler ce sang dans tes sources d'eaux vives,  
Et fais-le boire aux boeufs mugissants, tes convives;  
Prends ces chairs en haillons;  
Fais de ces seins bleuis sortir des violettes,  
Et couvre de ces yeux que t'offrent les squelettes  
L'aile des papillons.

Fais avec tous ces morts une joyeuse vie.  
Fais-en le fier torrent qui gronde et qui dévie,

La mousse aux frais tapis!

Fais-en des rocs, des joncs, des fruits, des vignes mûres,

Des brises, des parfums, des bois pleins de murmures,

Des sillons pleins d'épis!

Fais-en des buissons verts, fais-en de grandes herbes!

Et qu'en ton sein profond d'où se lèvent les gerbes,

A travers leur sommeil,

Les effroyables morts sans souffle et sans paroles

Se sentent frissonner dans toutes ces corolles

Qui tremblent au soleil!

XI

La terre, sur la bière où le mort pâle écoute,

Tombe, et le nid gazouille, et, là-bas, sur la route

Siffle le paysan;

Et ces fils, ces amis que le regret amène,

N'attendent même pas que la fosse soit pleine

Pour dire: Allons-nous-en!

Le fossoyeur, payé par ces douleurs hâtées,

Jette sur le cercueil la terre à pelletées.

Toi qui, dans ton linceul,

Rêvais le deuil sans fin, cette blanche colombe,

Avec cet homme allant et venant sur ta tombe,

O mort, te voilà seul!

Commencement de l'âpre et morne solitude!

Tu ne changeras plus de lit ni d'attitude;

L'heure aux pas solennels

Ne sonne plus pour toi; l'ombre te fait terrible;

L'immobile suaire a sur ta forme horrible

Mis ses plis éternels.

Et puis le fossoyeur s'en va boire la fosse.

Il vient de voir des dents que la terre déchausse,

Il rit, il mange, il mord;

Et prend, en murmurant des chansons hébétées,

Un verre dans ses mains à chaque instant heurtées

Aux choses de la mort.

Le soir vient; l'horizon s'emplit d'inquiétude;

L'herbe tremble et bruit comme une multitude;

Le fleuve blanc reluit;

Le paysage obscur prend les veines des marbres;

Ces hydres que, le jour, on appelle des arbres,

Se tordent dans la nuit.

Le mort est seul. Il sent la nuit qui le dévore.

Quand naît le doux matin, tout l'azur de l'aurore,

Tous ses rayons si beaux,

Tout l'amour des oiseaux et leurs chansons sans nombre,  
Vont aux berceaux dorés; et, la nuit, toute l'ombre  
Aboutit aux tombeaux.

Il entend des soupirs dans les fosses voisines,  
Il sent la chevelure affreuse des racines  
Entrer dans son cercueil;  
Il est l'être vaincu dont s'empare la chose;  
Il sent un doigt obscur, sous sa paupière close,  
Lui retirer son oeil.

Il a froid; car le soir, qui mêle à son haleine  
Les ténèbres, l'horreur, le spectre et le phalène,  
Glace ces durs grabats;  
Le cadavre, lié de bandelettes blanches,  
Grelotte, et dans sa bière entend les quatre planches  
Qui lui parlent tout bas.

L'une dit:--Je fermais ton coffre-fort.--Et l'autre  
Dit:--J'ai servi de porte au toit qui fut le nôtre.--  
L'autre dit:--Aux beaux jours,  
La table où rit l'ivresse et que le vin encombre,  
C'était moi.--L'autre dit:--J'étais le chevet sombre  
Du lit de tes amours.

Allez, vivants! riez, chantez; le jour flamboie.

Laissez derrière vous, derrière votre joie  
Sans nuage et sans pli,  
Derrière la fanfare et le bal qui s'élançe,  
Tous ces morts qu'enfouit dans la fosse silence  
Le fossoyeur oubli!

XII

Tous y viendront.

XIII

Assez! et levez-vous de table.  
Chacun prend à son tour la route redoutable;  
Chacun sort en tremblant;  
Chantez, riez; soyez heureux, soyez célèbres;  
Chacun de vous sera bientôt dans les ténèbres  
Le spectre au regard blanc.

La foule vous admire et l'azur vous éclaire;  
Vous êtes riche, grand, glorieux, populaire,  
Puissant, fier, encensé;  
Vos licteurs devant vous, graves, portent la hache;  
Et vous vous en irez sans que personne sache  
Où vous avez passé.

Jeunes filles, hélas! qui donc croit à l'aurore?  
Votre lèvres pâlit pendant qu'on danse encore  
Dans le bal enchanté;  
Dans les lustres blêmis on voit grandir le cierge;  
La mort met sur vos fronts ce grand voile de vierge  
Qu'on nomme éternité.

Le conquérant, debout dans une aube enflammée,  
Penche, et voit s'en aller son épée en fumée;  
L'amante avec l'amant  
Passe; le berceau prend une voix sépulcrale;  
L'enfant rose devient larve horrible, et le râle  
Sort du vagissement.

Ce qu'ils disaient hier, le savent-ils eux-mêmes?  
Des chimères, des vœux, des cris, de vains problèmes!  
O néant inouï!  
Rien ne reste; ils ont tout oublié dans la fuite  
Des choses que Dieu pousse et qui courent si vite  
Que l'homme est ébloui!

O promesses! espoirs! cherchez-les dans l'espace.  
La bouche qui promet est un oiseau qui passe.  
Fou qui s'y confierait!  
Les promesses s'en vont où va le vent des plaines,  
Où vont les flots, où vont les obscures haleines

Du soir dans la forêt!

Songe à la profondeur du néant où nous sommes.  
Quand tu seras couché sous la terre où les hommes  
S'enfoncent pas à pas,  
Tes enfants, épuisant les jours que Dieu leur compte,  
Seront dans la lumière ou seront dans la honte;  
Tu ne le sauras pas!

Ce que vous rêvez tombe avec ce que vous faites.  
Voyez ces grands palais; voyez ces chars de fêtes  
Aux tournoyants essieux;  
Voyez ces longs fusils qui suivent le rivage;  
Voyez ces chevaux, noirs comme un héron sauvage  
Qui vole sous les cieux,

Tout cela passera comme une voix chantante.  
Pyramide, à tes pieds tu regardes la tente,  
Sous l'éclatant zénith;  
Tu l'entends frissonner au vent comme une voile,  
Chéops, et tu te sens, en la voyant de toile,  
Fière d'être en granit;

Et toi, tente, tu dis: Gloire à la pyramide!  
Mais, un jour, hennissant comme un cheval numide,  
L'ouragan libyen

Soufflera sur ce sable où sont les tentes frêles,  
Et Chéops roulera pêle-mêle avec elles  
En s'écriant: Eh bien!

Tu périras, malgré ton enceinte murée,  
Et tu ne seras plus, ville, ô ville sacrée,  
Qu'un triste amas fumant,  
Et ceux qui t'ont servie et ceux qui t'ont aimée  
Frapperont leur poitrine en voyant la fumée  
De ton embrasement.

Ils diront:--O douleur! ô deuil! guerre civile!  
Quelle ville a jamais égalé cette ville?  
Ses tours montaient dans l'air;  
Elle riait aux chants de ses prostituées;  
Elle faisait courir ainsi que des nuées  
Ses vaisseaux sur la mer.

Ville! où sont tes docteurs qui t'enseignaient à lire?  
Tes dompteurs de lions qui jouaient de la lyre,  
Tes lutteurs jamais las?  
Ville! est-ce qu'un voleur, la nuit, t'a dérobée?  
Où donc est Babylone? Hélas! elle est tombée!  
Elle est tombée, hélas!

On n'entend plus chez toi le bruit que fait la meule.

Pas un marteau n'y frappe un clou. Te voilà seule.

Ville, où sont tes bouffons?

Nul passant désormais ne montera tes rampes;

Et l'on ne verra plus la lumière des lampes

Luire sous tes plafonds.

Brillez pour disparaître et montez pour descendre.

Le grain de sable dit dans l'ombre au grain de cendre:

Il faut tout engloutir.

Où donc est Thèbes? dit Babylone pensive.

Thèbes demande: Où donc est Ninive? et Ninive

S'écrie: Où donc est Tyr?

En laissant fuir les mots de sa langue prolix,

L'homme s'agite et va, suivi par un oeil fixe;

Dieu n'ignore aucun toit;

Tous les jours d'ici-bas ont des aubes funèbres;

Malheur à ceux qui font le mal dans les ténèbres;

En disant: Qui nous voit?

Tous tombent; l'un au bout d'une course insensée,

L'autre à son premier pas; l'homme sur sa pensée,

La mère sur son nid;

Et le porteur de sceptre et le joueur de flûte

S'en vont; et rien ne dure; et le père qui lutte

Suit l'aïeul qui bénit.

Les races vont au but qu'ici-bas tout révèle.  
Quand l'ancienne commence à pâlir, la nouvelle  
A déjà le même air;  
Dans l'éternité, gouffre où se vide la tombe,  
L'homme coule sans fin, sombre fleuve qui tombe  
Dans une sombre mer.

Tout escalier, que l'ombre ou la splendeur le couvre,  
Descend au tombeau calme, et toute porte s'ouvre  
Sur le dernier moment;  
Votre sépulcre emplit la maison où vous êtes;  
Et tout plafond, croisant ses poutres sur nos têtes,  
Est fait d'écroulement.

Veillez! veillez! Songez à ceux que vous perdîtes;  
Parlez moins haut, prenez garde à ce que vous dites,  
Contemplez à genoux;  
L'aigle trépas du bout de l'aile nous effleure;  
Et toute notre vie, en fuite heure par heure,  
S'en va derrière nous.

O coups soudains! départs vertigineux! mystère!  
Combien qui ne croyaient parler que pour la terre,  
Front haut, coeur fier, bras fort,  
Tout à coup, comme un mur subitement s'écroule,

Au milieu d'une phrase adressée à la foule,  
Sont entrés dans la mort,

Et, sous l'immensité qui n'est qu'un oeil sublime,  
Ont pâli, stupéfaits de voir, dans cet abîme  
D'astres et de ciel bleu,  
Où le masqué se montre, où l'inconnu se nomme,  
Que le mot qu'ils avaient commencé devant l'homme  
S'achevait devant Dieu!

Un spectre au seuil de tout tient le doigt sur sa bouche.  
Les morts partent. La nuit de sa verge les touche.  
Ils vont, l'ancre est profond,  
Nus, et se dissipant, et l'on ne voit rien luire.  
Où donc sont-ils allés? On n'a rien à vous dire.  
Ceux qui s'en vont, s'en vont.

Sur quoi donc marchent-ils? sur l'énigme, sur l'ombre,  
Sur l'être. Ils font un pas: comme la nef qui sombre,  
Leur blancheur disparaît;  
Et l'on n'entend plus rien dans l'ombre inaccessible,  
Que le bruit sourd que fait dans le gouffre invisible  
L'invisible forêt.

L'infini, route noire et de brume remplie,  
Et qui joint l'âme à Dieu, monte, fuit, multiplie

Ses cintres tortueux,  
Et s'efface...--et l'horreur effare nos pupilles  
Quand nous entrevoyons les arches et les piles  
De ce pont monstrueux.

O sort! obscurité! nuée! on rêve, on souffre,  
Les êtres, dispersés à tous les vents du gouffre,  
Ne savent ce qu'ils font.  
Les vivants sont hagards. Les morts sont dans leurs couches.  
Pendant que nous songeons, des pleurs, gouttes farouches,  
Tombent du noir plafond.

#### XIV

On brave l'immuable; et l'un se réfugie  
Dans l'assoupissement, et l'autre dans l'orgie.  
Cet autre va criant:  
--A bas vertu, devoir et foi! l'homme est un ventre!--  
Dans ce lugubre esprit, comme un tigre en son antre,  
Habite le néant.

Écoutez-le:--Jouir est tout. L'heure est rapide.  
Le sacrifice est fou, le martyr est stupide;  
Vivre est l'essentiel.  
L'immensité ricane et la tombe grimace.  
La vie est un caillou que le sage ramasse

Pour lapider le ciel.--

Il souffle, forçat noir, sa vermine sur l'ange.  
Il est content, il est hideux; il boit, il mange;  
Il rit, la lèvre en feu,  
Tous les rires que peut inventer la démence;  
Il dit tout ce que peut dire en sa haine immense  
Le ver de terre à Dieu.

Il dit: Non! à celui sous qui tremble le pôle.  
Soudain l'ange muet met la main sur l'épaule  
Du railleur effronté;  
La mort derrière lui surgit pendant qu'il chante;  
Dieu remplit tout à coup cette bouche crachante  
Avec l'éternité.

XV

Qu'est-ce que tu feras de tant d'herbes fauchées,  
O vent? que feras-tu des pailles desséchées  
Et de l'arbre abattu?  
Que feras-tu de ceux qui s'en vont avant l'heure,  
Et de celui qui rit et de celui qui pleure,  
O vent, qu'en feras-tu?

Que feras-tu des coeurs! que feras-tu des âmes?

Nous aimâmes, hélas! nous crûmes, nous pensâmes:

Un moment nous brillons;

Puis, sur les panthéons ou sur les ossuaires,

Nous frissonnons, ceux-ci drapeaux, ceux-là suaires,

Tous, lambeaux et haillons!

Et ton souffle nous tient, nous arrache et nous ronge!

Et nous étions la vie, et nous sommes le songe!

Et voilà que tout fuit!

Et nous ne savons plus qui nous pousse et nous mène,

Et nous questionnons en vain notre âme pleine

De tonnerre et de nuit!

O vent, que feras-tu de ces tourbillons d'êtres,

Hommes, femmes, vieillards, enfants, esclaves, maîtres,

Souffrant, priant, aimant,

Doutant, peut-être cendre et peut-être semence,

Qui roulent, frémissants et pâles, vers l'immense

Évanouissement!

XVI

L'arbre Éternité vit sans fâche et sans racines.

Ses branches sont partout, proches du ver, voisines

Du grand astre doré;

L'espace voit sans fin croître la branche Nombre,

Et la branche Destin, végétation sombre,  
Emplit l'homme effaré.

Nous la sentons ramper et grandir sous nos crânes,  
Lier Deutz à Judas, Nemrod à Schinderhannes  
Tordre ses mille noeuds,  
Et, passants pénétrés de fibres éternelles,  
Tremblants, nous la voyons croiser dans nos prunelles  
Ses fils vertigineux.

Et nous apercevons, dans le plus noir de l'arbre,  
Les Hobbes contemplant avec des yeux de marbre,  
Les Kant aux larges fronts;  
Leur cognée à la main, le pied sur les problèmes,  
Immobiles; la mort a fait des spectres blêmes  
De tous ces bûcherons.

Ils sont là, stupéfaits et chacun sur sa branche.  
L'un se redresse, et l'autre, épouvanté, se penche.  
L'un voulut, l'autre osa,  
Tous se sont arrêtés en voyant le mystère.  
Zénon rêve tourné vers Pyrrhon, et Voltaire  
Regarde Spinoza.

Qu'avez-vous donc trouvé, dites, chercheurs sublimes?  
Quels nids avez-vous vus, noirs comme des abîmes,

Sur ces rameaux nouveaux?

Cachaient-ils des essaims d'ailes sombres ou blanches?

Dites, avez-vous fait voler de ces branches

Quelque aigle monstrueux?

De quelqu'un qui se tait nous sommes les ministres;

Le noir réseau du sort trouble nos yeux sinistres;

Le vent nous courbe tous;

L'ombre des mêmes nuits mêle toutes les têtes.

Qui donc sait le secret? le savez-vous, tempêtes?

Gouffres, en parlez-vous?

Le problème muet gonfle la mer sonore,

Et, sans cesse oscillant, va du soir à l'aurore

Et de la taupe au lynx;

L'énigme aux yeux profonds nous regarde obstinée;

Dans l'ombre nous voyons sur notre destinée

Les deux griffes du sphinx.

Le mot, c'est Dieu. Ce mot luit dans les âmes veuves,

Il tremble dans la flamme; onde, il coule en tes fleuves,

Homme, il coule en ton sang;

Les constellations le disent au silence;

Et le volcan, mortier de l'infini, le lance

Aux astres en passant.

Ne doutons pas. Croyons. Emplissons l'étendue  
De notre confiance, humble, ailée, éperdue.  
Soyons l'immense Oui.  
Que notre cécité ne soit pas un obstacle;  
A la création donnons ce grand spectacle  
D'un aveugle ébloui.

Car, je vous le redis, votre oreille étant dure,  
Non est un précipice. O vivants! rien ne dure;  
La chair est aux corbeaux;  
La vie autour de vous croule comme un vieux cloître;  
Et l'herbe est formidable, et l'on y voit moins croître  
De fleurs que de tombeaux.

Tout, dès que nous doutons, devient triste et farouche.  
Quand il veut, spectre gai, le sarcasme à la bouche  
Et l'ombre dans les yeux,  
Rire avec l'infini, pauvre âme aventurière,  
L'homme frissonnant voit les arbres en prière  
Et les monts sérieux;

Le chêne ému fait signe au cèdre qui contemple;  
Le rocher rêveur semble un prêtre dans le temple  
Pleurant un déshonneur;  
L'araignée, immobile au centre de ses toiles,  
Médite; et le lion, songeant sous les étoiles,

Rugit: Pardon, Seigneur!

Jersey, cimetière de Saint-Jean, avril 1854.

## **VII**

Un jour, le morne esprit, le prophète sublime

Qui rêvait à Patmos,

Et lisait, frémissant, sur le mur de l'abîme

De si lugubres mots,

Dit à son aigle: «O monstre! il faut que tu m'emportes.

Je veux voir Jéhovah.»

L'aigle obéit. Des cieux ils franchirent les portes;

Enfin, Jean arriva;

Il vit l'endroit sans nom dont nul archange n'ose

Traverser le milieu,

Et ce lieu redoutable était plein d'ombre, à cause

De la grandeur de Dieu.

Jersey, septembre 1855.

## **VIII**

### **CLAIRE**

Quoi donc! la vôtre aussi! la vôtre suit la mienne!

O mère au coeur profond, mère, vous avez beau

Laisser la porte ouverte afin qu'elle revienne,  
Cette pierre là-bas dans l'herbe est un tombeau!

La mienne disparut dans les flots qui se mêlent;  
Alors, ce fut ton tour, Claire, et tu t'envolas.  
Est-ce donc que là-haut dans l'ombre elles s'appellent,  
Qu'elles s'en vont ainsi l'une après l'autre, hélas?

Enfant qui rayonnais, qui chassais la tristesse,  
Que ta mère jadis berçait de sa chanson,  
Qui d'abord la charmas avec ta petitesse  
Et plus tard lui remplis de clarté l'horizon,

Voilà donc que tu dors sous cette pierre grise!  
Voilà que tu n'es plus, ayant à peine été!  
L'astre attire le lys, et te voilà reprise,  
O vierge, par l'azur, cette virginité!

Te voilà remontée au firmament sublime,  
Échappée aux grands cieux comme la grive aux bois,  
Et, flamme, aile, hymne, odeur, replongée à l'abîme  
Des rayons, des amours, des parfums et des voix!

Nous ne t'entendrons plus rire en notre nuit noire.  
Nous voyons seulement, comme pour nous bénir,  
Errer dans notre ciel et dans notre mémoire

Ta figure, nuage, et ton nom, souvenir!

Pressentais-tu déjà ton sombre épithalame?

Marchant sur notre monde à pas silencieux,

De tous les idéals tu composais ton âme,

Comme si tu faisais un bouquet pour les cieux!

En te voyant si calme et toute lumineuse,

Les coeurs les plus saignants ne haïssaient plus rien.

Tu passais parmi nous comme Ruth la glaneuse,

Et, comme Ruth l'épi, tu ramassais le bien.

La nature, ô front pur, versait sur toi sa grâce,

L'aurore sa candeur, et les champs leur bonté;

Et nous retrouvions, nous sur qui la douleur passe,

Toute cette douceur dans toute ta beauté!

Chaste, elle paraissait ne pas être autre chose

Que la forme qui sort des deux éblouissants,

Et de tous les rosiers elle semblait la rose,

Et de tous les amours elle semblait l'encens.

Ceux qui n'ont pas connu cette charmante fille

Ne peuvent pas savoir ce qu'était ce regard

Transparent comme l'eau qui s'égaye et qui brille

Quand l'étoile surgit sur l'océan hagard.

Elle était simple, franche, humble, naïve et bonne;  
Chantant à demi-voix son chant d'illusion,  
Ayant je ne sais quoi dans toute sa personne  
De vague et de lointain comme la vision.

On sentait qu'elle avait peu de temps sur la terre,  
Qu'elle n'apparaissait que pour s'évanouir,  
Et qu'elle acceptait peu sa vie involontaire;  
Et la tombe semblait par moments l'éblouir.

Elle a passé dans l'ombre où l'homme se résigne;  
Le vent sombre soufflait; elle a passé sans bruit,  
Belle, candide, ainsi qu'une plume de cygne  
Qui reste blanche, même en traversant la nuit!

Elle s'en est allée à l'aube qui se lève,  
Lueur dans le matin, vertu dans le ciel bleu,  
Bouche qui n'a connu que le baiser du rêve,  
Âme qui n'a dormi que dans le lit de Dieu!

Nous voici maintenant en proie aux deuils sans bornes,  
Mère, à genoux tous deux sur des cercueils sacrés,  
Regardant à jamais dans les ténèbres mornes  
La disparition des êtres adorés!

Croire qu'ils resteraient! quel songe! Dieu les presse.  
Même quand leurs bras blancs sont autour de nos cous,  
Un vent du ciel profond fait frissonner sans cesse  
Ces fantômes charmants que nous croyons à nous.

Ils sont là, près de nous, jouant sur notre route;  
Ils ne dédaignent pas notre soleil obscur,  
Et derrière eux, et sans que leur candeur s'en doute,  
Leurs ailes font parfois de l'ombre sur le mur.

Ils viennent sous nos toits; avec nous ils demeurent;  
Nous leur disons: Ma fille! ou: Mon fils! ils sont doux,  
Riants, joyeux, nous font une caresse, et meurent.--  
O mère, ce sont là les anges, voyez-vous!

C'est une volonté du sort, pour nous sévère  
Qu'ils rentrent vite au ciel resté pour eux ouvert;  
Et qu'avant d'avoir mis leur lèvre à notre verre,  
Avant d'avoir rien fait et d'avoir rien souffert,

Ils partent radieux; et qu'ignorant l'envie,  
L'erreur, l'orgueil, le mal, la haine, la douleur,  
Tous ces êtres bénis s'envolent de la vie  
A l'âge où la prunelle innocente est en fleur!

Nous qui sommes démons ou qui sommes apôtres,

Nous devons travailler, attendre, préparer;  
Pensifs, nous expions pour nous-même ou pour d'autres;  
Notre chair doit saigner, nos yeux doivent pleurer.

Eux, ils sont l'air qui fuit, l'oiseau qui ne se pose  
Qu'un instant, le soupir qui vole, avril vermeil  
Qui brille et passe; ils sont le parfum de la rose  
Qui va rejoindre, aux cieux le rayon du soleil!

Ils ont ce grand dégoût mystérieux de l'âme  
Pour notre chair coupable et pour notre destin;  
Ils ont, êtres rêveurs qu'un autre azur réclame,  
Je ne sais quelle soif de mourir le matin!

Ils sont l'étoile d'or se couchant dans l'aurore,  
Mourant pour nous, naissant pour l'autre firmament;  
Car la mort, quand un astre en son sein vient éclore,  
Continue, au delà, l'épanouissement!

Oui, mère, ce sont là les élus du mystère,  
Les envoyés divins, les ailés, les vainqueurs,  
A qui Dieu n'a permis que d'effleurer la terre  
Pour faire un peu de joie à quelques pauvres coeurs.

Comme l'ange à Jacob, comme Jésus à Pierre,  
Ils viennent jusqu'à nous qui loin d'eux étouffons,

Beaux, purs, et chacun d'eux portant sous sa paupière  
La sereine clarté des paradis profonds.

Puis, quand ils ont, pieux, baisé toutes les plaies,  
Pansé notre douleur, azuré nos raisons,  
Et fait luire un moment l'aube à travers nos claies,  
Et chanté la chanson du ciel dans nos maisons,

Ils retournent là-haut parler à Dieu des hommes,  
Et, pour lui faire voir quel est notre chemin,  
Tout ce que nous souffrons et tout ce que nous sommes,  
S'en vont avec un peu de terre dans la main.

Ils s'en vont; c'est tantôt l'éclair qui les emporte,  
Tantôt un mal plus fort que nos soins superflus.  
Alors, nous, pâles, froids, l'oeil fixé sur la porte,  
Nous ne savons plus rien, sinon qu'ils ne sont plus.

Nous disons:--A quoi bon l'âtre sans étincelles?  
A quoi bon la maison où ne sont plus leurs pas?  
A quoi bon la ramée où ne sont plus les ailes:  
Qui donc attendons-nous s'ils ne reviendront pas?--

Ils sont partis, pareils au bruit qui sort des lyres.  
Et nous restons là, seuls, près du gouffre où tout fuit,  
Tristes; et la lueur de leurs charmants sourires

Parfois nous apparaît vaguement dans la nuit.

Car ils sont revenus, et c'est là le mystère;  
Nous entendons quelqu'un flotter, un souffle errer,  
Des robes effleurer notre seuil solitaire,  
Et cela fait alors que nous pouvons pleurer.

Nous sentons frissonner leurs cheveux dans notre ombre;  
Nous sentons, lorsqu'ayant la lassitude en nous,  
Nous nous levons après quelque prière sombre,  
Leurs blanches mains toucher doucement nos genoux.

Ils nous disent tout bas de leur voix la plus tendre:  
«Mon père! encore un peu! ma mère! encore un jour!  
M'entends-tu? Je suis là, je reste pour t'attendre  
Sur l'échelon d'en bas de l'échelle d'amour.

«Je t'attends pour pouvoir nous en aller ensemble.  
Cette vie est amère, et tu vas en sortir.  
Pauvre coeur, ne crains rien, Dieu vit! la mort rassemble.  
Tu redeviendras ange ayant été martyr.»

Oh! quand donc viendrez-vous? vous retrouver, c'est naïtre.  
Quand verrons-nous, ainsi qu'un idéal flambeau,  
La douce étoile morte, rayonnante, apparaître  
A ce noir horizon qu'on nomme le tombeau?

Quand nous en irons-nous où vous êtes, colombes!  
Où sont les enfants morts et les printemps enfuis,  
Et tous les chers amours dont nous sommes les tombes,  
Et toutes les clartés dont nous sommes les nuits?

Vers ce grand ciel clément où sont tous les dictames,  
Les aimés, les absents, les êtres purs et doux,  
Les baisers des esprits et les regards des âmes,  
Quand nous en irons-nous? quand nous en irons-nous?

Quand nous en irons-nous où sont l'aube et la foudre?  
Quand verrons-nous, déjà libres, hommes encor,  
Notre chair ténébreuse en rayons se dissoudre,  
Et nos pieds faits de nuit éclore en ailes d'or?

Quand nous enfuirons-nous dans la joie infinie  
Où les hymnes vivants sont des anges voilés,  
Où l'on voit, à travers l'azur de l'harmonie,  
La strophe bleue errer sur les luths étoilés?

Quand viendrez-vous chercher notre humble coeur qui sombre,  
Quand nous reprendrez-vous à ce monde charnel,  
Pour nous bercer ensemble aux profondeurs de l'ombre,  
Sous l'éblouissement du regard éternel?

Décembre 1846.

**IX**

**À LA FENÊTRE PENDANT LA NUIT**

I

Les étoiles, points d'or, percent les branches noires;  
Le flot huileux et lourd décompose ses moires  
Sur l'océan blêmi;  
Les nuages ont l'air d'oiseaux prenant la fuite;  
Par moments le vent parle, et dit des mots sans suite,  
Comme un homme endormi.

Tout s'en va. La nature est l'urne mal fermée.  
La tempête est écume et la flamme est fumée.  
Rien n'est hors du moment,  
L'homme n'a rien qu'il prenne, et qu'il tienne, et qu'il garde.  
Il tombe heure par heure, et, ruine, il regarde  
Le monde, écroulement.

L'astre est-il le point fixe en ce mouvant problème?  
Ce ciel que nous voyons fut-il toujours le même?  
Le sera-t-il toujours?  
L'homme a-t-il sur son front des clartés éternelles?  
Et verra-t-il toujours les mêmes sentinelles  
Monter aux mêmes tours?

II

Nuits, serez-vous pour nous toujours ce que vous êtes?

Pour toute vision, aurons-nous sur nos têtes

Toujours les mêmes cieux?

Dis, larve Aldebaran, réponds, spectre Saturne,

Ne verrons-nous jamais sur le masque nocturne

S'ouvrir de nouveaux yeux?

Ne verrons-nous jamais briller de nouveaux astres?

Et des cintres nouveaux, et de nouveaux pilastres

Luire à notre oeil mortel,

Dans cette cathédrale aux formidables porches

Dont le septentrion éclaire avec sept torches,

L'effrayant maître-autel?

A-t-il cessé, le vent qui fit naître ces roses,

Sirius, Orion, toi, Vénus, qui reposes

Notre oeil dans le péril?

Ne verrons-nous jamais sous ces grandes haleines

D'autres fleurs de lumière éclore dans les plaines

De l'éternel avril?

Savons-nous où le monde en est de son mystère?

Qui nous dit, à nous, joncs du marais, vers de terre

Dont la bave reluit,  
A nous qui n'avons pas nous-mêmes notre preuve,  
Que Dieu ne va pas mettre une tiare neuve  
Sur le front de la nuit?

### III

Dieu n'a-t-il plus de flamme à ses lèvres profondes?  
N'en fait-il plus jaillir des tourbillons de mondes?  
Parlez, Nord et Midi!  
N'emplit-il plus de lui sa création sainte?  
Et ne souffle-t-il plus que d'une bouche éteinte  
Sur l'être refroidi?

Quand les comètes vont et viennent, formidables,  
Apportant la lueur des gouffres insondables,  
A nos fronts soucieux,  
Brûlant, volant, peut-être âmes, peut-être mondes,  
Savons-nous ce que font toutes ces vagabondes  
Qui courent dans nos cieux?

Qui donc a vu la source et connaît l'origine?  
Qui donc, ayant sondé l'abîme, s'imagine  
En être mage et roi?  
Ah! fantômes humains, courbés sous les désastres!  
Qui donc a dit:--C'est bien, Éternel. Assez d'astres.

N'en fais plus. Calme-toi!--

L'effet séditieux limiterait la cause?

Quelle bouche ici-bas peut dire à quelque chose:

Tu n'iras pas plus loin?

Sous l'élargissement sans fin, la borne plie;

La création vit, croît et se multiplie;

L'homme n'est qu'un témoin.

L'homme n'est qu'un témoin frémissant d'épouvante.

Les firmaments sont pleins de la sève vivante

Comme les animaux.

L'arbre prodigieux croise, agrandit, transforme,

Et mêle aux cieux profonds, comme une gerbe énorme,

Ses ténébreux rameaux.

Car la création est devant, Dieu derrière.

L'homme, du côté noir de l'obscur barrière,

Vit, rôdeur curieux;

Il suffit que son front se lève pour qu'il voie

A travers la sinistre et morne claire-voie

Cet oeil mystérieux.

IV

Donc ne nous disons pas:--Nous avons nos étoiles.--

Des flottes de soleils peut-être à pleines voiles  
Viennent en ce moment;  
Peut-être que demain le Créateur terrible,  
Refaisant notre nuit, va contre un autre crible  
Changer le firmament.

Qui sait? que savons-nous? sur notre horizon sombre,  
Que la création impénétrable encombre  
De ses taillis sacrés,  
Muraille obscure où vient battre le flot de l'être,  
Peut-être allons-nous voir brusquement apparaître  
Des astres effarés;

Des astres éperdus arrivant des abîmes,  
Venant des profondeurs ou descendant des cimes,  
Et, sous nos noirs arceaux,  
Entrant en foule, épars, ardents, pareils au rêve,  
Comme dans un grand vent s'abat sur une grève  
Une troupe d'oiseaux;

Surgissant, clairs flambeaux, feux purs, rouges fournaises,  
Aigrettes de rubis ou tourbillons de braises,  
Sur nos bords, sur nos monts,  
Et nous pétrifiant de leurs aspects étranges,  
Car dans le gouffre énorme il est des mondes anges  
Et des soleils démons!

Peut-être en ce moment, du fond des nuits funèbres,  
Montant vers nous, gonflant ses vagues de ténèbres  
Et ses flots de rayons,  
Le muet Infini, sombre mer ignorée,  
Roule vers notre ciel une grande marée  
De constellations!

Marine-Terrace, avril 1854.

**X**

### **ÉCLAIRCIE**

L'Océan resplendit sous sa vaste nuée.  
L'onde, de son combat sans fin exténuée,  
S'assoupit, et, laissant l'écueil se reposer,  
Fait de toute la rive un immense baiser.  
On dirait qu'en tous lieux, en même temps, la vie  
Dissout le mal, le deuil, l'hiver, la nuit, l'envie,  
Et que le mort couché dit au vivant debout:  
Aime! et qu'une âme obscure, épanouie en tout,  
Avance doucement sa bouche vers nos lèvres.  
L'être, éteignant dans l'ombre et l'extase ses fièvres,  
Ouvrant ses flancs, ses seins, ses yeux, ses coeurs épars,  
Dans ses pores profonds reçoit de toutes parts  
La pénétration de la sève sacrée.  
La grande paix d'en haut vient comme une marée.

Le brin d'herbe palpite aux fentes du pavé;  
Et l'âme a chaud. On sent que le nid est couvé.  
L'infini semble plein d'un frisson de feuillée.  
On croit être à cette heure où la terre éveillée  
Entend le bruit que fait l'ouverture du jour,  
Le premier pas du vent, du travail, de l'amour,  
De l'homme, et le verrou de la porte sonore,  
Et le hennissement du blanc cheval aurore.  
Le moineau d'un coup d'aile, ainsi qu'un fol esprit,  
Vient taquiner le flot monstrueux qui sourit;  
L'air joue avec la mouche et l'écume avec l'aigle;  
Le grave laboureur fait ses sillons et règle  
La page où s'écrira le poème des blés;  
Des pêcheurs sont là-bas sous un pampre attablés;  
L'horizon semble un rêve éblouissant où nage  
L'écaille de la mer, la plume du nuage,  
Car l'Océan est hydre et le nuage oiseau.  
Une lueur, rayon vague, part du berceau  
Qu'une femme balance au seuil d'une chaumière,  
Dore les champs, les fleurs, l'onde et devient lumière  
En touchant un tombeau qui dort près du clocher.  
Le jour plonge au plus noir du gouffre, et va chercher  
L'ombre, et la baise au front sous l'eau sombre et hagarde.  
Tout est doux, calme, heureux, apaisé; Dieu regarde.

Marine-Terrace, juillet 1855.

## **XI**

Oh! par nos vils plaisirs, nos appétits, nos fanges,  
Que de fois nous devons vous attrister, archanges!  
C'est vraiment une chose amère de songer  
Qu'en ce monde où l'esprit n'est qu'un morne étranger  
Où la volupté rit, jeune, et si décrépète!  
Où dans les lits profonds l'aile d'en bas palpète,  
Quand, pâmé, dans un nimbe ou bien dans un éclair,  
On tend sa bouche ardente aux coupes de la chair,  
A l'heure ou l'on s'enivre aux lèvres d'une femme,  
De ce qu'on croit l'amour, de ce qu'on prend pour l'âme,  
Sang du coeur, vin des sens âcre et délicieux,  
On fait rougir là-haut quelque passant des cieux!

Juin 1855.

## **XII**

### **AUX ANGES QUI NOUS VOIENT**

--Passant, qu'es-tu? je te connais.  
Mais, étant spectre, ombre et nuage,  
Tu n'as plus de sexe ni d'âge.  
--Je suis ta mère, et je venais!  
  
--Et toi dont l'aile hésite et brille,  
Dont l'oeil est noyé de douceur,

Qu'es-tu, passant?--Je suis ta soeur

--Et toi, qu'es-tu?--Je suis ta fille.

--Et toi, qu'es-tu, passant?--Je suis

Celle à qui tu disais: «Je t'aime!»

--Et toi?--Je suis ton âme même.--

Oh! cachez-moi, profondes nuits!

Juin 1855.

### **XIII**

#### **CADAVRE**

O mort! heure splendide! ô rayons mortuaires!

Avez-vous quelquefois soulevé des suaires?

Et, pendant qu'on pleurait, et qu'au chevet du lit,

Frères, amis, enfants, la mère qui pâlit,

Éperdus, sanglotaient dans le deuil qui les navre,

Avez-vous regardé sourire le cadavre?

Tout à l'heure il râlait, se tordait, étouffait;

Maintenant il rayonne. Abîme! qui donc fait

Cette lueur qu'a l'homme en entrant dans les ombres?

Qu'est-ce que le sépulcre? et d'où vient, penseurs sombres,

Cette sérénité formidable des morts?

C'est que le secret s'ouvre et que l'être est dehors;

C'est que l'âme--qui voit, puis brille, puis flamboie,--

Rit, et que le corps même a sa terrible joie.

La chair se dit:--Je vais être terre, et germer,  
Et fleurir comme sève, et, comme fleur, aimer!  
Je vais me rajeunir dans la jeunesse énorme  
Du buisson, de l'eau vive, et du chêne, et de l'orme,  
Et me répandre aux lacs, aux flots, aux monts, aux prés,  
Aux rochers, aux splendeurs des grands couchants pour prés,  
Aux ravins, aux halliers, aux brises de la nue,  
Aux murmures profonds de la vie inconnue!  
Je vais être oiseau, vent, cri des eaux, bruit des cieux,  
Et palpitation du tout prodigieux!--  
Tous ces atomes las, dont l'homme était le maître,  
Sont joyeux d'être mis en liberté dans l'être,  
De vivre, et de rentrer au gouffre qui leur plaît.  
L'haleine, que la fièvre aigrissait et brûlait,  
Va devenir parfum, et la voix harmonie;  
Le sang va retourner à la veine infinie,  
Et couler, ruisseau clair, aux champs où le boeuf roux  
Mugit le soir avec l'herbe jusqu'aux genoux;  
Les os ont déjà pris la majesté des marbres;  
La chevelure sent le grand frisson des arbres,  
Et songe aux cerfs errants, au lierre, aux nids chantants  
Qui vont l'emplir du souffle adoré du printemps.  
Et voyez le regard, qu'une ombre étrange voile,  
Et qui, mystérieux, semble un lever d'étoile!

Oui, Dieu le veut, la mort, c'est l'ineffable chant

De l'âme et de la bête à la fin se lâchant;  
C'est une double issue ouverte à l'être double.  
Dieu disperse, à cette heure inexprimable et trouble,  
Le corps dans l'univers et l'âme dans l'amour.  
Une espèce d'azur que dore un vague jour,  
L'air de l'éternité, puissant, calme, salubre,  
Frémit et resplendit sous le linceul lugubre;  
Et des plis du drap noir tombent tous nos ennuis.  
La mort est bleue. O mort! ô paix! l'ombre des nuits,  
Le roseau des étangs, le roc du monticule,  
L'épanouissement sombre du crépuscule,  
Le vent, souffle farouche ou providentiel,  
L'air, la terre, le feu, l'eau, tout, même le ciel,  
Se mêle à cette chair qui devient solennelle.  
Un commencement d'astre éclôt dans la prunelle.

Au cimetière, août 1855.

#### **XIV**

Ô gouffre! l'âme plonge et rapporte le doute.  
Nous entendons sur nous les heures, goutte à goutte,  
Tomber comme l'eau sur les plombs;  
L'homme est brumeux, le monde est noir, le ciel est sombre;  
Les formes de la nuit vont et viennent dans l'ombre;  
Et nous, pâles, nous contempons.

Nous contemplons l'obscur, l'inconnu, l'invisible.

Nous sondons le réel, l'idéal, le possible,

L'être, spectre toujours présent.

Nous regardons trembler l'ombre indéterminée.

Nous sommes accoudés sur notre destinée,

L'oeil fixe et l'esprit frémissant.

Nous épions des bruits dans ces vides funèbres;

Nous écoutons le souffle, errant dans les ténèbres,

Dont frissonne l'obscurité;

Et, par moment, perdus dans les nuits insondables,

Nous voyons s'éclairer de lueurs formidables

La vitre de l'éternité.

Marine-Terrace, septembre 1853.

## **XV**

### **A CELLE QUI EST VOILÉE**

Tu me parles du fond d'un rêve

Comme une âme parle aux vivants.

Comme l'écume de la grève,

Ta robe flotte dans les vents.

Je suis l'algue des flots sans nombre,

Le captif du destin vainqueur;

Je suis celui que toute l'ombre

Couvre sans éteindre son coeur.

Mon esprit ressemble à cette île,  
Et mon sort à cet océan;  
Et je suis l'habitant tranquille  
De la foudre et de l'ouragan.

Je suis le proscrit qui se voile,  
Qui songe, et chante loin du bruit,  
Avec la chouette et l'étoile,  
La sombre chanson de la nuit.

Toi, n'es-tu pas, comme moi-même,  
Flambeau dans ce monde âpre et vif,  
Ame, c'est-à-dire problème,  
Et femme, c'est-à-dire exil?

Sors du nuage, ombre charmante.  
O fantôme, laisse-toi voir!  
Sois un phare dans ma tourmente,  
Sois un regard dans mon ciel noir!

Cherche-moi parmi les mouettes!  
Dresse un rayon sur mon récif,  
Et, dans mes profondeurs muettes,  
La blancheur de l'ange pensif!

Sois l'aile qui passe et se mêle  
Aux grandes vagues en courroux.  
Oh! viens! tu dois être bien belle,  
Car ton chant lointain est bien doux;

Car la nuit engendre l'aurore;  
C'est peut-être une loi des cieux  
Que mon noir destin fasse éclore  
Ton sourire mystérieux!

Dans ce ténébreux monde où j'erre,  
Nous devons nous apercevoir,  
Toi, toute faite de lumière,  
Moi, tout composé de devoir!

Tu me dis de loin que tu m'aimes,  
Et que, la nuit, à l'horizon,  
Tu viens voir sur les grèves blêmes  
Le spectre blanc de ma maison.

Là, méditant sous le grand dôme,  
Près du flot sans trêve agité,  
Surprise de trouver l'atome  
Ressemblant à l'immensité,

Tu compares, sans me connaître,  
L'onde à l'homme, l'ombre au banni,  
Ma lampe étoilant ma fenêtre  
A l'astre étoilant l'infini!

Parfois, comme au fond d'une tombe,  
Je te sens sur mon front fatal,  
Bouche de l'inconnu d'où tombe  
Le pur baiser de l'Idéal.

A ton souffle, vers Dieu poussées,  
Je sens en moi, douce frayeur,  
Frissonner toutes mes pensées,  
Feuilles de l'arbre intérieur.

Mais tu ne veux pas qu'on te voie;  
Tu viens et tu fuis tour à tour;  
Tu ne veux pas te nommer joie,  
Ayant dit: Je m'appelle amour.

Oh, fais un pas de plus! viens, entre,  
Si nul devoir ne le défend;  
Viens voir mon âme dans son antre,  
L'esprit lion, le coeur enfant;

Viens voir le désert où j'habite,

Seul sous mon plafond effrayant;  
Sois l'ange chez le cénobite,  
Sois la clarté chez le voyant.

Change en perles dans mes décombres  
Toutes mes gouttes de sueur!  
Viens poser sur mes oeuvres sombres  
Ton doigt d'où sort une lueur!

Du bord des sinistres ravines  
Du rêve et de la vision,  
J'entrevois les choses divines...--  
Complète l'apparition!

Viens voir le songeur qui s'enflamme  
A mesure qu'il se détruit,  
Et de jour en jour dans son âme  
A plus de mort et moins de nuit!

Viens! viens dans ma brume hagarde,  
Où naît la foi, d'où l'esprit sort,  
Où confusément je regarde  
Les formes obscures du sort.

Tout s'éclaire aux lueurs funèbres;  
Dieu, pour le penseur attristé,

Ouvre toujours dans les ténèbres  
De brusques gouffres de clarté.

Avant d'être sur cette terre,  
Je sens que jadis j'ai plané;  
J'étais l'archange solitaire,  
Et mon malheur, c'est d'être né.

Sur mon âme, qui fut colombe,  
Viens, toi qui des cieux as le sceau.  
Quelquefois une plume tombe  
Sur le cadavre d'un oiseau.

Oui, mon malheur irréparable,  
C'est de pendre aux deux éléments,  
C'est d'avoir en moi, misérable,  
De la fange et des firmaments!

Hélas! hélas! c'est d'être un homme;  
C'est de songer que j'étais beau,  
D'ignorer comment je me nomme,  
D'être un ciel et d'être un tombeau!

C'est d'être un forçat qui promène  
Son vil labeur sous le ciel bleu;  
C'est de porter la hotte humaine

Où j'avais vos ailes, mon Dieu!

C'est de traîner de la matière;  
C'est d'être plein, moi, fils du jour,  
De la terre du cimetière,  
Même quand je m'écrie: Amour!

Marine-Terrace, janvier 1854.

**XVI**

**HORROR**

I

Esprit mystérieux qui, le doigt sur ta bouche,  
Passes... ne t'en va pas! parle à l'homme farouche  
Ivre d'ombre et d'immensité,  
Parle-moi, toi, front blanc, qui dans ma nuit te penches;  
Réponds-moi, toi qui luis et marches sous les branches,  
Comme un souffle de la clarté!

Est-ce toi que chez moi minuit parfois apporte?  
Est-ce toi qui heurtais l'autre nuit à ma porte,  
Pendant que je ne dormais pas?  
C'est donc vers moi que vient lentement ta lumière?  
La pierre de mon seuil peut-être est la première  
Des sombres marches du trépas.

Peut-être qu'à ma porte ouvrant sur l'ombre immense,  
L'invisible escalier des ténèbres commence;  
Peut-être, ô pâles échappés,  
Quand vous montez du fond de l'horreur sépulcrale,  
O morts, quand vous sortez de la froide spirale,  
Est-ce chez moi que vous frappez!

Car la maison d'exil, mêlée aux catacombes,  
Est adossée au mur de la ville des tombes.  
Le proscrit est celui qui sort;  
Il flotte submergé comme la nef qui sombre;  
Le jour le voit à peine et dit: Quelle est cette ombre?  
Et la nuit dit: Quel est ce mort?

Sois la bienvenue, ombre! ô ma soeur! ô figure  
Qui me fais signe alors que sur l'énigme obscure  
Je me penche, sinistre et seul;  
Et qui viens, m'effrayant de ta lueur sublime,  
Essuyer sur mon front la sueur de l'abîme  
Avec un pan de ton linceul!

II

Oh! que le gouffre est noir et que l'oeil est débile!  
Nous avons devant nous le silence immobile.

Qui sommes-nous? où sommes-nous?

Faut-il jouir? faut-il pleurer? Ceux qu'on rencontre

Passent. Quelle est la loi? La prière nous montre

L'écorchure de ses genoux.

D'où viens-tu?--Je ne sais.--Où vas-tu?--Je l'ignore.

L'homme ainsi parle à l'homme et l'onde au flot sonore.

Tout va, tout vient, tout ment, tout fuit.

Parfois nous devenons pâles, hommes et femmes,

Comme si nous sentions se fermer sur nos âmes

La main de la géante nuit.

Nous voyons fuir la flèche et l'ombre est sur la cible.

L'homme est lancé. Par qui? vers qui? Dans l'invisible.

L'arc ténébreux siffle dans l'air.

En voyant ceux qu'on aime en nos bras se dissoudre,

Nous demandons si c'est pour la mort, coup de foudre,

Qu'est faite, hélas! la vie éclair!

Nous demandons, vivants douteux qu'un linceul couvre,

Si le profond tombeau qui devant nous s'entr'ouvre,

Abîme, espoir, asile, écueil,

N'est pas le firmament plein d'étoiles sans nombre,

Et si tous les clous d'or qu'on voit au ciel dans l'ombre

Ne sont pas les clous du cercueil?

Nous sommes là; nos dents tressaillent, nos vertèbres  
Frémissent; on dirait parfois que les ténèbres,  
O terreur! sont pleines de pas.  
Qu'est-ce que l'ouragan, nuit?--C'est quelqu'un qui passe.  
Nous entendons souffler les chevaux de l'espace  
Traînant le char qu'on ne voit pas.

L'ombre semble absorbée en une idée unique.  
L'eau sanglote; à l'esprit la forêt communique  
Un tremblement contagieux;  
Et tout semble éclairé, dans la brume où tout penche,  
Du reflet que ferait la grande pierre blanche  
D'un sépulcre prodigieux.

### III

La chose est pour la chose ici-bas un problème.  
L'être pour l'être est sphinx. L'aube au jour paraît blême  
L'éclair est noir pour le rayon.  
Dans la création vague et crépusculaire,  
Les objets effarés qu'un jour sinistre éclaire  
Sont l'un pour l'autre vision.

La cendre ne sait pas ce que pense le marbre;  
L'écueil écoute en vain le flot; la branche d'arbre  
Ne sait pas ce que dit le vent.

Qui punit-on ici? Passez sans vous connaître!  
Est-ce toi le coupable, enfant qui viens de naître?  
O mort, est-ce toi le vivant?

Nous avons dans l'esprit des sommets, nos idées,  
Nos rêves, nos vertus, d'escarpements bordées,  
Et nos espoirs construits si tôt;  
Nous tâchons d'appliquer à ces cimes étranges  
L'âpre échelle de feu par où montent les anges;  
Job est en bas, Christ est en haut.

Nous aimons. A quoi bon? Nous souffrons. Pour quoi faire?  
Je préfère mourir et m'en aller. Préfère.  
Allez, choisissez vos chemins.  
L'être effrayant se tait au fond du ciel nocturne,  
Et regarde tomber de la bouche de l'urne  
Le flot livide des humains.

Nous pensons. Après? Rampe, esprit! garde tes chaînes.  
Quand vous vous promenez le soir parmi les chênes  
Et les rochers aux vagues yeux,  
Ne sentez-vous pas l'ombre où vos regards se plongent  
Reculer? Savez-vous seulement à quoi songent  
Tous ces muets mystérieux?

Nous jugeons. Nous dressons l'échafaud. L'homme tue

Et meurt. Le genre humain, foule d'erreur vêtue,  
Condamne, extermine, détruit,  
Puis s'en va. Le poteau du gibet, ô démence!  
O deuil! est le bâton de cet aveugle immense  
Marchant dans cette immense nuit.

Crime! enfer! quel zénith effrayant que le nôtre,  
Où les douze Césars toujours l'un après l'autre  
Reviennent, noirs soleils errants!  
L'homme, au-dessus de lui, du fond des maux sans borne,  
Voit éternellement tourner dans son ciel morne  
Ce zodiaque de tyrans.

#### IV

Depuis quatre mille ans que, courbé sous la haine,  
Perçant sa tombe avec les débris de sa chaîne,  
Fouillant le bas, creusant le haut,  
Il cherche à s'évader à travers la nature,  
L'esprit forçat n'a pas encor fait d'ouverture  
A la voûte du ciel cachot.

Oui, le penseur en vain, dans ses essors funèbres,  
Heurte son âme d'ombre au plafond de ténèbres;  
Il tombe, il meurt; son temps est court;  
Et nous n'entendons rien, dans la nuit qu'il nous lègue

Que ce que dit tout bas la création bègue  
A l'oreille du tombeau sourd.

Nous sommes les passants, les foules et les races.  
Nous sentons, frissonnants, des souffles sur nos faces.  
Nous sommes le gouffre agité;  
Nous sommes ce que l'air chasse au vent de son aile;  
Nous sommes les flocons de la neige éternelle  
Dans l'éternelle obscurité.

Pour qui luis-tu, Vénus? Où roules-tu, Saturne?  
Ils vont: rien ne répond dans l'éther taciturne.  
L'homme grelotte, seul et nu.  
L'étendue aux flots noirs déborde, d'horreur pleine;  
L'énigme a peur du mot; l'infini semble à peine  
Pouvoir contenir l'inconnu.

Toujours la nuit! jamais l'azur! jamais l'aurore!  
Nous marchons. Nous n'avons point fait un pas encore!  
Nous rêvons ce qu'Adam rêva;  
La création flotte et fuit, des vents battue;  
Nous distinguons dans l'ombre une immense statue  
Et nous lui disons: Jéhovah!

Marine-Terrace, nuit du 30 mars 1854.

## **XVII**

### **DOLOR**

Création! figure en deuil! Isis austère!

Peut-être l'homme est-il son trouble et son mystère?

Peut-être qu'elle nous craint tous,

Et qu'à l'heure où, ployés sous notre loi mortelle,

Hagards et stupéfaits, nous tremblons devant elle,

Elle frissonne devant nous!

Ne riez point. Souffrez gravement. Soyons dignes,

Corbeaux, hiboux, vautours, de redevenir cygnes!

Courbons-nous sous l'obscur loi.

Ne jetons pas le doute aux flots comme une sonde.

Marchons sans savoir où, parlons sans qu'on réponde,

Et pleurons sans savoir pourquoi.

Homme, n'exige pas qu'on rompe le silence;

Dis-toi: Je suis puni. Baisse la tête et pense.

C'est assez de ce que tu vois.

Une parole peut sortir du puits farouche;

Ne la demande pas. Si l'abîme est la bouche,

Ô Dieu, qu'est-ce donc que la voix?

Ne nous irritons pas. Il n'est pas bon de faire,

Vers la clarté qui luit au centre de la sphère,

A travers les cieux transparents,

Voler l'affront, les cris, le rire et la satire,  
Et que le chandelier à sept branches attire  
Tous ces noirs phalènes errants.

Nais, grandis, rêve, souffre, aime, vis, vieillis, tombe.  
L'explication sainte et calme est dans la tombe.  
O vivants, ne blasphémons point.  
Qu'importe à l'Incréé, qui, soulevant ses voiles,  
Nous offre le grand ciel, les mondes, les étoiles,  
Qu'une ombre lui montre le poing?

Nous figurons-nous donc qu'à l'heure où tout le prie,  
Pendant qu'il crée et vit, pendant qu'il approprie  
A chaque astre une humanité,  
Nous pouvons de nos cris troubler sa plénitude,  
Cracher notre néant jusqu'en sa solitude,  
Et lui gâter l'éternité?

Être! quand dans l'éther tu dessinâs les formes,  
Partout où tu traças les orbites énormes  
Des univers qui n'étaient pas,  
Des soleils ont jailli, fleurs de flamme, et sans nombre,  
Des trous qu'au firmament, en s'y posant dans l'ombre,  
Fit la pointe de ton compas!

Qui sommes-nous? La nuit, la mort, l'oubli, personne.

Il est. Cette splendeur suffit pour qu'on frissonne.

C'est lui l'amour, c'est lui le feu.

Quand les fleurs en avril éclatent pêle-mêle,

C'est lui. C'est lui qui gonfle, ainsi qu'une mamelle,

La rondeur de l'océan bleu.

Le penseur cherche l'homme et trouve de la cendre.

Il trouve l'orgueil froid, le mal, l'amour à vendre,

L'erreur, le sac d'or effronté,

La haine et son couteau, l'envie et son suaire,

En mettant au hasard la main dans l'ossuaire

Que nous nommons humanité.

Parce que nous souffrons, noirs et sans rien connaître,

Stupide, l'homme dit:--Je ne veux pas de l'Être!

Je souffre; donc, l'Être n'est pas!--

Tu n'admires que toi, vil passant, dans ce monde!

Tu prends pour de l'argent, ô ver, ta bave immonde

Marquant la place où tu rampas!

Notre nuit veut rayer ce jour qui nous éclaire;

Nous crispions sur ce nom nos doigts pleins de colère;

Rage d'enfant qui coûte cher!

Et nous nous figurons, race imbécile et dure,

Que nous avons un peu de Dieu dans notre ordure

Entre notre ongle et notre chair!

Nier l'Être! à quoi bon? L'ironie âpre et noire  
Peut-elle se pencher sur le gouffre et le boire,  
Comme elle boit son propre fiel?  
Quand notre orgueil le tait, notre douleur le nomme.  
Le sarcasme peut-il, en crevant l'oeil à l'homme,  
Crever les étoiles au ciel?

Ah! quand nous le frappons, c'est pour nous qu'est la plaie.  
Pensons, croyons. Voit-on l'océan qui bégaie,  
Mordre avec rage son bâillon?  
Adorons-le dans l'astre, et la fleur, et la femme.  
O vivants, la pensée est la pourpre de l'âme;  
Le blasphème en est le haillon.

Ne raillons pas. Nos coeurs sont les pavés du temple.  
Il nous regarde, lui que l'infini contemple.  
Insensé qui nie et qui mord!  
Dans un rire imprudent, ne faisons pas, fils d'Ève,  
Apparaître nos dents devant son oeil qui rêve,  
Comme elles seront dans la mort.

La femme nue, ayant les hanches découvertes,  
Chair qui tente l'esprit, rit sous les feuilles vertes;  
N'allons pas rire à son côté.  
Ne chantons pas:--Jouir est tout. Le ciel est vide.--

La nuit a peur, vous dis-je! elle devient livide  
En contemplant l'immensité.

O douleur! clef des deux, l'ironie est fumée.  
L'expiation rouvre une porte fermée;  
Les souffrances sont des faveurs.  
Regardons, au-dessus des multitudes folles,  
Monter vers les gibets et vers les auréoles  
Les grands sacrifiés rêveurs.

Monter, c'est s'immoler. Toute cime est sévère.  
L'Olympe lentement se transforme en Calvaire;  
Partout le martyre est écrit;  
Une immense croix gît dans notre nuit profonde;  
Et nous voyons saigner aux quatre coins du monde  
Les quatre clous de Jésus-Christ.

Ah! vivants, vous doutez! ah! vous riez, squelettes!  
Lorsque l'aube apparaît, ceinte de bandelettes  
D'or, d'émeraude et de carmin,  
Vous huez, vous prenez, larves que le jour dore,  
Pour la jeter au front céleste de l'aurore,  
De la cendre dans votre main.

Vous criez:--Tout est mal. L'aigle vaut le reptile;  
Tout ce que nous voyons n'est qu'une ombre inutile.

La vie au néant nous vomit.

Rien avant, rien après. Le sage doute et raille.--

Et, pendant ce temps-là, le brin d'herbe tressaille,

L'aube pleure, et le vent gémit.

Chaque fois qu'ici-bas l'homme, en proie aux désastres,

Rit, blasphème, et secoue, en regardant les astres,

Le sarcasme, ce vil lambeau,

Les morts se dressent froids au fond du caveau sombre,

Et de leur doigt de spectre écrivent--DIEU--dans l'ombre,

Sous la pierre de leur tombeau.

Marine-Terrace, 31 mars 1854.

## **XVIII**

Hélas! tout est sépulcre. On en sort, on y tombe:

La nuit est la muraille immense de la tombe.

Les astres, dont luit la clarté,

Orion, Sirius, Mars, Jupiter, Mercure,

Sont les cailloux qu'on voit dans ta tranchée obscure,

O sombre fosse Éternité!

Une nuit, un esprit me parla dans un rêve,

Et me dit:--Je suis aigle en un ciel où se lève

Un soleil qui t'est inconnu.

J'ai voulu soulever un coin du vaste voile;

J'ai voulu voir de près ton ciel et ton étoile;  
Et c'est pourquoi je suis venu;

Et, quand j'ai traversé les cieux grands et terribles,  
Quand j'ai vu le monceau des ténèbres horribles  
Et l'abîme énorme où l'oeil fuit,  
Je me suis demandé si cette ombre où l'on souffre  
Pourrait jamais combler ce puits, et si ce gouffre  
Pourrait contenir cette nuit!

Et, moi, l'aigle lointain, épouvanté, j'arrive.  
Et je crie, et je viens m'abattre sur ta rive,  
Près de toi, songeur sans flambeau.  
Connais-tu ces frissons, cette horreur, ce vertige,  
Toi, l'autre aigle de l'autre azur?--Je suis, lui dis-je,  
L'autre ver de l'autre tombeau.

Au dolmen de la Corbière, juin 1855.

## **XIX**

### **VOYAGE DE NUIT**

On conteste, on dispute, on proclame, on ignore.  
Chaque religion est une tour sonore;  
Ce qu'un prêtre édifie, un prêtre le détruit;  
Chaque temple, tirant sa corde dans la nuit,  
Fait, dans l'obscurité sinistre et solennelle,

Rendre un son différent à la cloche éternelle.  
Nul ne connaît le fond, nul ne voit le sommet.  
Tout l'équipage humain semble en démente; on met  
Un aveugle en vigie, un manchot à la barre;  
A peine a-t-on passé du sauvage au barbare,  
A peine a-t-on franchi le plus noir de l'horreur,  
A peine a-t-on, parmi le vertige et l'erreur,  
Dans ce brouillard où l'homme attend, songe et soupire,  
Sans sortir du mauvais, fait un pas hors du pire,  
Que le vieux temps revient et nous mord les talons,  
Et nous crie: Arrêtez! Socrate dit: Allons!  
Jésus-Christ dit: Plus loin! et le sage et l'apôtre  
S'en vont se demander dans le ciel l'un à l'autre  
Quel goût a la ciguë et quel goût a le fiel.  
Par moments, voyant l'homme ingrat, fourbe et cruel,  
Satan lui prend la main sous le linceul de l'ombre.  
Nous appelons science un tâtonnement sombre.  
L'abîme, autour de nous, lugubre tremblement,  
S'ouvre et se ferme; et l'oeil s'effraie également  
De ce qui s'engloutit et de ce qui surnage.  
Sans cesse le progrès, roue au double engrenage,  
Fait marcher quelque chose en écrasant quelqu'un.  
Le mal peut être joie, et le poison parfum.  
Le crime avec la loi, morne et mélancolique,  
Lutte; le poignard parle, et l'échafaud réplique.  
Nous entendons, sans voir la source ni la fin,

Derrière notre nuit, derrière notre faim,  
Rire l'ombre Ignorance et la larve Misère.  
Le lys a-t-il raison? et l'astre est-il sincère?  
Je dis oui, tu dis non. Ténèbres et rayons  
Affirment à la fois. Doute, Adam! nous voyons  
De la nuit dans l'enfant, de la nuit dans la femme;  
Et sur notre avenir nous querellons notre âme;  
Et, brûlé, puis glacé, chaos, semoun, frimas,  
L'homme de l'infini traverse les climats.  
Tout est brume; le vent souffle avec des huées,  
Et de nos passions arrache des nuées;  
Rousseau dit: L'homme monte; et de Maistre: Il descend!  
Mais, ô Dieu! le navire énorme et frémissant,  
Le monstrueux vaisseau sans agrès et sans voiles,  
Qui flotte, globe noir, dans la mer des étoiles,  
Et qui porte nos maux, fourmillement humain,  
Va, marche, vogue et roule, et connaît son chemin;  
Le ciel sombre, où parfois la blancheur semble éclore,  
A l'effrayant roulis mêle un frisson d'aurore,  
De moment en moment le sort est moins obscur,  
Et l'on sent bien qu'on est emporté vers l'azur.

Marine-Terrace, octobre 1855.

**XX**

**RELLIGIO**

L'ombre venait; le soir tombait, calme et terrible.

Hermann me dit:--Quelle est ta foi, quelle est ta bible?

Parle. Es-tu ton propre géant?

Si tes vers ne sont pas de vains flocons d'écume,

Si ta strophe n'est pas un tison noir qui fume

Sur le tas de cendre Néant,

Si tu n'es pas une âme en l'abîme engloutie,

Quel est donc ton ciboire et ton eucharistie?

Quelle est donc la source où tu bois?

Je me taisais; il dit:--Songeur qui civilises,

Pourquoi ne vas-tu pas prier dans les églises?--

Nous marchions tous deux dans les bois.

Et je lui dis:--Je prie.--Hermann dit:--Dans quel temple?

Quel est le célébrant que ton âme contemple,

Et l'autel qu'elle réfléchit?

Devant quel confesseur la fais-tu comparaître?

--L'église, c'est l'azur, lui dis-je; et quant au prêtre...--

En ce moment le ciel blanchit.

La lune à l'horizon montait, hostie énorme;

Tout avait le frisson, le pin, le cèdre et l'orme,

Le loup, et l'aigle, et l'alcyon;

Lui montrant l'astre d'or sur la terre obscurcie,

Je lui dis:--Courbe-toi. Dieu lui-même officie,

Et voici l'élévation.

Marine-Terrace, octobre 1855.

## **XXI**

### **SPES**

De partout, de l'abîme où n'est pas Jéhovah,  
Jusqu'au zénith, plafond où l'espérance va  
Se casser l'aile et d'où redescend la prière,  
En bas, en haut, au fond, en avant, en arrière,  
L'énorme obscurité qu'agitent tous les vents,  
Enveloppe, linceul, les morts et les vivants,  
Et sur le monstrueux, sur l'impur, sur l'horrible,  
Laisse tomber les pans de son rideau terrible;  
Si l'on parle à la brume effrayante qui fuit,  
L'immensité dit: Mort! L'éternité dit: Nuit!

L'âme, sans lire un mot, feuillette un noir registre;  
L'univers tout entier est un géant sinistre;  
L'aveugle est d'autant plus affreux qu'il est plus grand;  
Tout semble le chevet d'un immense mourant;  
Tout est l'ombre; pareille au reflet d'une lampe,  
Au fond, une lueur imperceptible rampe;  
C'est à peine un coin blanc, pas même une rougeur.  
Un seul homme debout, qu'ils nomment le songeur,  
Regarde la clarté du haut de la colline;

Et tout, hormis le coq à la voix sibylline,  
Raille et nie; et, passant confus, marcheurs nombreux,  
Toute la foule éclate en rires ténébreux  
Quand ce vivant, qui n'a d'autre signe lui-même  
Parmi tous ces fronts noirs que d'être le front blême,  
Dit en montrant ce point vague et lointain qui luit:  
Cette blancheur est plus que toute cette nuit!

Janvier 1856.

## **XXII**

### **CE QUE C'EST QUE LA MORT**

Ne dites pas: mourir; dites: naître. Croyez.  
On voit ce que je vois et ce que vous voyez;  
On est l'homme mauvais que je suis, que vous êtes;  
On se rue aux plaisirs, aux tourbillons, aux fêtes;  
On tâche d'oublier le bas, la fin, l'écueil,  
La sombre égalité du mal et du cercueil;  
Quoique le plus petit vaille le plus prospère;  
Car tous les hommes sont les fils du même père;  
Ils sont la même larme et sortent du même oeil.  
On vit, usant ses jours à se remplir d'orgueil;  
On marche, on court, on rêve, on souffre, on penche, on tombe,  
On monte. Quelle est donc cette aube? C'est la tombe.  
Où suis-je? Dans la mort. Viens! Un vent inconnu  
Vous jette au seuil des cieux. On tremble; on se voit nu,

Impur, hideux, noué des mille noeuds funèbres  
De ses torts, de ses maux honteux, de ses ténèbres;  
Et soudain on entend quelqu'un dans l'infini  
Qui chante, et par quelqu'un on sent qu'on est béni,  
Sans voir la main d'où tombe à notre âme méchante  
L'amour, et sans savoir quelle est la voix qui chante.  
On arrive homme, deuil, glaçon, neige; on se sent  
Fondre et vivre; et, d'extase et d'azur s'emplissant,  
Tout notre être frémit de la défaite étrange  
Du monstre qui devient dans la lumière un ange.

Au dolmen de la tour Blanche, jour des Morts, novembre 1854.

### **XXIII**

#### **LES MAGES**

I

Pourquoi donc faites-vous des prêtres  
Quand vous en avez parmi vous?  
Les esprits conducteurs des êtres  
Portent un signe sombre et doux.  
Nous naissons tous ce que nous sommes.  
Nous naissons tous ce que nous sommes.  
Dieu de ses mains sacre des hommes  
Dans les ténèbres des berceaux;  
Son effrayant doigt invisible

Écrit sous leur crâne la bible  
Des arbres, des monts et des eaux.

Ces hommes, ce sont les poètes;  
Ceux dont l'aile monte et descend;  
Toutes les bouches inquiètes  
Qu'ouvre le verbe frémissant;  
Les Virgiles, les Isaïes;  
Toutes les âmes envahies  
Par les grandes brumes du sort;  
Tous ceux en qui Dieu se concentre;  
Tous les yeux où la lumière entre,  
Tous les fronts d'où le rayon sort.

Ce sont ceux qu'attend Dieu propice  
Sur les Horebs et les Thabors;  
Ceux que l'horrible précipice  
Retient blêmissements à ses bords;  
Ceux qui sentent la pierre vivre;  
Ceux que Pan formidable enivre;  
Ceux qui sont tout pensifs devant  
Les nuages, ces solitudes  
Où passent en mille attitudes  
Les groupes sonores du vent.

Ce sont les sévères artistes

Que l'aube attire à ses blancheurs,  
Les savants, les inventeurs tristes,  
Les puiseurs d'ombre, les chercheurs,  
Qui ramassent dans les ténèbres  
Les faits, les chiffres, les algèbres,  
Le nombre où tout est contenu,  
Le doute où nos calculs succombent,  
Et tous les morceaux noirs qui tombent  
Du grand fronton de l'inconnu!

Ce sont les têtes fécondées  
Vers qui monte et croît pas à pas  
L'océan confus des idées,  
Flux que la foule ne voit pas,  
Mer de tous les infinis pleine,  
Que Dieu suit, que la nuit amène.  
Qui remplit l'homme de clarté,  
Jette aux rochers l'écume amère,  
Et lave les pieds nus d'Homère  
Avec un flot d'éternité!

Le poète s'adosse à l'arche.  
David chante et voit Dieu de près;  
Hésiode médite et marche,  
Grand prêtre fauve des forêts,  
Moïse, immense créature,

Étend ses mains sur la nature;  
Manès parle au gouffre puni,  
Écouté des astres sans nombre...--  
Génie! ô tiare de l'ombre!  
Pontificat de l'infini!

L'un à Patmos, l'autre à Tyane;  
D'autres criant: Demain! demain!  
D'autres qui sonnent la diane  
Dans les sommeils du genre humain;  
L'un fatal, l'autre qui pardonne;  
Eschyle en qui frémit Dodone,  
Milton, songeur de Whitehall,  
Toi, vieux Shakspeare, âme éternelle;  
Ô figures dont la prunelle  
Est la vitre de l'idéal!

Avec sa spirale sublime,  
Archimède sur son sommet  
Rouvrirait le puits de l'abîme  
Si jamais Dieu le refermait;  
Euclide a les lois sous sa garde;  
Kopernic éperdu regarde,  
Dans les grands cieux aux mers pareils,  
Gouffre où voguent des nefs sans proues,  
Tourner toutes ces sombres roues

Dont les moyeux sont des soleils.

Les Thalès puis les Pythagores;  
Et l'homme, parmi ses erreurs,  
Comme dans l'herbe les fulgures,  
Voit passer ces grands éclaireurs.  
Aristophane rit des sages;  
Lucrèce, pour franchir les âges,  
Crée un poème dont l'oeil luit,  
Et donne à ce monstre sonore  
Toutes les ailes de l'aurore,  
Toutes les griffes de la nuit.

Rites profonds de la nature!  
Quelques-uns de ces inspirés  
Acceptent l'étrange aventure  
Des monts noirs et des bois sacrés;  
Ils vont aux Thébaïdes sombres,  
Et, là, blêmes dans les décombres,  
Ils courbent le tigre fuyant,  
L'hyène rampant sur le ventre,  
L'océan, la montagne et l'autre,  
Sous leur sacerdoce effrayant!

Tes cheveux sont gris sur l'abîme,  
Jérôme, ô vieillard du désert!

Élie, un pâle esprit t'anime,  
Un ange épouvanté te sert.  
Amos, aux lieux inaccessibles,  
Des sombres clairons invisibles  
Ton oreille entend les accords;  
Ton âme, sur qui Dieu surplombe,  
Est déjà toute dans la tombe,  
Et tu vis absent de ton corps.

Tu gourmandes l'âme échappée,  
Saint Paul, ô lutteur redouté,  
Immense apôtre de l'épée,  
Grand vaincu de l'éternité!  
Tu luis, tu frappes, tu réprouves;  
Et tu chasses du doigt ces louves,  
Cythérée, Isis, Astarté;  
Tu veux punir et non absoudre,  
Géant, et tu vois dans la foudre  
Plus de glaive que de clarté.

Orphée est courbé sur le monde;  
L'éblouissant est ébloui;  
La création est profonde  
Et monstrueuse autour de lui;  
Les rochers, ces rudes hercules,  
Combattent dans les crépuscules

L'ouragan, sinistre inconnu;  
La mer en pleurs dans la mêlée  
Tremble, et la vague échevelée  
Se cramponne à leur torse nu.

Baruch au juste dans la peine  
Dit:--Frère! vos os sont meurtris;  
Votre vertu dans nos murs traîne  
La chaîne affreuse du mépris;  
Mais comptez sur la délivrance,  
Mettez en Dieu votre espérance,  
Et de cette nuit du destin,  
Demain, si vous avez su croire,  
Vous vous lèverez plein de gloire,  
Comme l'étoile du matin!--

L'âme des Pindares se hausse  
A la hauteur des Pélions;  
Daniel chante dans la fosse  
Et fait sortir Dieu des lions.  
Tacite sculpte l'infamie;  
Perse, Archiloque et Jérémie  
Ont le même éclair dans les yeux;  
Car le crime à sa suite attire  
Les âpres chiens de la satire  
Et le grand tonnerre des cieux.

Et voilà les prêtres du rire,  
Scarron, noué dans les douleurs,  
Ésope, que le fouet déchire,  
Cervante aux fers, Molière en pleurs!  
Le désespoir et l'espérance!  
Entre Démocrite et Térence,  
Rabelais, que nul ne comprit;  
Il berce Adam pour qu'il s'endorme,  
Et son éclat de rire énorme  
Est un des gouffres de l'esprit!

Et Plaute, à qui parlent les chèvres,  
Arioste chantant Médor,  
Catulle, Horace, dont les lèvres  
Font venir les abeilles d'or;  
Comme le double Dioscure,  
Anacréon près d'Épicure,  
Bion, tout pénétré de jour,  
Moschus, sur qui l'Etna flamboie,  
Voilà les prêtres de la joie!  
Voilà les prêtres de l'amour!

Gluck et Beethoven sont à l'aise  
Sous l'ange où Jacob se débat;  
Mozart sourit, et Pergolèse

Murmure ce grand mot: Stabat!  
Le noir cerveau de Piranèse  
Est une béante fournaise  
Où se mêlent l'arche et le ciel,  
L'escalier, la tour, la colonne;  
Où croît, monte, s'enfle et bouillonne  
L'incommensurable Babel!

L'envie à leur ombre ricane.  
Ces demi-dieux signent leur nom,  
Bramante sur la Vaticane,  
Phidias sur le Parthénon;  
Sur Jésus dans sa crèche blanche,  
L'altier Buonarotti se penche  
Comme un mage et comme un aïeul,  
Et dans tes mains, ô Michel-Ange,  
L'enfant devient spectre, et le linge  
Est plus sombre que le linceul!

Chacun d'eux écrit un chapitre  
Du rituel universel;  
Les uns sculptent le saint pupitre,  
Les autres dorent le missel;  
Chacun fait son verset du psaume;  
Lysippe, debout sur l'Ithome,  
Fait sa strophe en marbre serein,

Rembrandt à l'ardente paupière,  
En toile, Primatice en pierre,  
Job en fumier, Dante en airain.

Et toutes ces strophes ensemble  
Chantent l'être et montent à Dieu;  
L'une adore et luit, l'autre tremble;  
Toutes sont les griffons de feu;  
Toutes sont le cri des abîmes,  
L'appel d'en bas, la voix des cimes,  
Le frisson de notre lambeau,  
L'hymne instinctif ou volontaire,  
L'explication du mystère  
Et l'ouverture du tombeau!

A nous qui ne vivons qu'une heure,  
Elles font voir les profondeurs,  
Et la misère intérieure,  
Ciel, à côté de vos grandeurs!  
L'homme, esprit captif, les écoute,  
Pendant qu'en son cerveau le doute,  
Bête aveugle aux lueurs d'en haut,  
Pour y prendre l'âme indignée,  
Suspend sa toile d'araignée  
Au crâne, plafond du cachot.

Elles consolent, aiment, pleurent,  
Et, mariant l'idée aux sens,  
Ceux qui restent à ceux qui meurent,  
Les grains de cendre aux grains d'encens,  
Mêlant le sable aux pyramides,  
Rendent en même temps humides,  
Rappelant à l'un que tout fuit,  
A l'autre sa splendeur première,  
L'oeil de l'astre dans la lumière,  
Et l'oeil du monstre dans la nuit!